

## *Inès Pérée et Inat Tendu* de Réjean Ducharme

Denis St-Jacques

Numéro 5, février 1977

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40398ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

St-Jacques, D. (1977). *Inès Pérée et Inat Tendu* de Réjean Ducharme. *Lettres québécoises*, (5), 19–21.

québécoises sont également peu nombreuses à la compagnie Jean Duceppe. Dans le ciel théâtral de Montréal, et par extension du Québec, on se rend compte que plus les groupes sont modestes, plus ils semblent attachés à la culture d'ici et leur part de création est grande. Le fait est particulièrement encourageant étant donné que ces groupes (compagnies, troupes, etc...) assurent l'avenir d'une dramaturgie vivante et nationale. Pour y arriver, ils devront être aidés autrement qu'avec des miettes.

Le Québec contient également un autre type de théâtres subventionnés dont il convient de parler quelque peu, ce sont les théâtres d'été. Ils offrent des divertissements légers, d'ailleurs en majorité, et reçoivent dix ou vingt mille dollars par an des gouvernements. On se demande ce qui justifie une aide aux granges estivales. Hors le fait de donner du travail à des comédiens, ils ne possèdent aucun intérêt, sauf de rares exceptions. Certes, ils divertissent mais au même titre que le «bowling».

Qu'on prenne l'exemple de rentabilité du Théâtre des Variétés de

Gilles Latulippe à Montréal, il s'agit d'un égal type de divertissement. Si les granges estivales n'arrivent pas à être rentables en soi, il n'y a pas lieu de les maintenir en vie en les aidant. Elles ne contribuent pas au théâtre québécois pour la plupart, pas plus qu'elles ne participent à l'élargissement du public. Les argents qui leur sont dévolus pourraient servir à de meilleures fins.

Si on peut aisément affirmer que le divertissement n'a pas lieu d'être subventionné, il convient d'être plus nuancé lorsqu'on parle du théâtre de répertoire. Doit-on encore aujourd'hui jouer du Molière et les autres? Sans doute au nom du droit à l'ailleurs et à celui de l'enseignement du passé. Également si l'on peut et désire se permettre un tel luxe. Qu'il existe des compagnies de Répertoire semble dans l'ordre des choses. Il faudrait qu'elles soient clairement identifiées et qu'elles ne soient pas les plus aidées, sinon on continue de déplacer dangereusement l'ordre souhaitable et nécessaire des priorités.

Du côté des gouvernements, il importe avant tout d'affirmer le principe de la priorité culturelle natio-

nale. Cela fait, il deviendra possible de définir des règles de conduite permettant de favoriser la dramaturgie québécoise. Parallèlement, le répertoire et le théâtre international pourront trouver leur place, une deuxième place comme il se doit et contrairement à ce qui existe actuellement.

Une fois ces bases établies, la diffusion pourra être entreprise à l'échelle de la province. Les tournées, en plein essor depuis peu, devront être encouragées et à la fois contrôlées afin qu'elles ne tuent pas à jamais les initiatives locales sans lesquelles aucune véritable régionalisation n'est possible. N'oublions pas qu'une société comme la nôtre voit le théâtre comme une marchandise. Dans ces conditions, si le «produit» local subit une concurrence constante de celui de la grande ville, il finit souvent par mourir. Entre un spectacle local et un prestigieux de Montréal avec ses super-vedettes et tout, le public n'hésitera pas à opter pour le re-cconnu. Il est conditionné à choisir de la sorte et le local ne sera pas. Voilà toute l'histoire du théâtre québécois!...

## Le théâtre qu'on publie

# Inès Pérée et Inat Tendu\*

de Réjean Ducharme

Je m'excuserai d'abord de vous avoir fait faux bond au dernier numéro, ce n'est pas que les éditeurs n'aient alors rien proposé d'intéressant (on pouvait lire entre autres deux nouveaux Tremblay), mais que je prenais mon théâtre ailleurs sur les lignes de piquetage de la grève à l'Université Laval. Ce spectacle dont je ne dirai rien au point de vue esthétique s'est en tout cas avéré efficace et me permet de repasser de la fonction de régisseur à celle de commentateur. Le jeu en aura valu la chandelle, mais je ne vous en parlerai

ici pas davantage, car si l'événement tenait bien du spectacle, le rôle qu'au détriment de l'imaginaire y occupait l'économique le renvoie hors du champ de ce dont je me permets de vous entretenir dans ces chroniques: le théâtre au sens restreint.

Du côté de l'imaginaire donc, je vous propose quelque chose d'inespéré et d'inattendu, un texte dramatique de Réjean Ducharme enfin largement accessible. Déjà joué sous une forme légèrement différente en 1968, on en avait donné un extrait

dans *Châtelaine* en mars de la même année. Toujours en 1968, les représentations du *Cid maghané* avaient confirmé pour la scène la révélation Ducharme déjà acquise par les oeuvres romanesques. Deux ans plus tard, *le Marquis qui perdit* venait s'ajouter aux productions d'un dramaturge que le public lecteur ne pouvait pas connaître, ses pièces n'étaient pas éditées. Et Laurent Mailhot nous entretenait pourtant en mai 1970 dans la revue *Études françaises* du théâtre de Réjean Ducharme à partir d'abondantes citations qui consti-



tuai un véritable supplice de Tantale. S'agissait-il d'une oeuvre si confidentielle que la lecture en fût réservée? Enfin, à l'occasion d'une représentation de la Nouvelle Compagnie Théâtrale, Leméac nous offre la version intégrale d'«une très très bonne pièce en trois zakes»<sup>1</sup> de Réjean Ducharme: *Inès Pérée et Inat Tendu*. Souhaitons que quelque troupe nous rejoue les deux autres pour qu'elles connaissent aussi l'impression.

Quoi qu'il en soit, nous n'allons pas pour le moment lever le nez sur celle-ci sous prétexte qu'elle ne serait plus tout à fait neuve. Son argument ne dépend pas si étroitement de l'actualité courante qu'elle ne puisse supporter un séjour en cave et même, qui sait, en profiter. Il me semble que du texte de 1968 à celui de 1976 un certain dépouillement s'est opéré abrégant non seulement certains développements lyriques comme le remarque Alain Pontaut dans la préface qu'il a écrite pour le livre<sup>2</sup>, mais éliminant aussi certains discours trop précisément évocateurs d'idéologies actuelles, certaines références géographiques, rapprochant en somme davantage la fiction de l'univers fantasmagorique dont elle origine. C'est du monde intérieur de Ducharme que viennent Inès et Inat, cela s'impose avec évidence, mais ils n'en viennent vers aucun autre ailleurs que ce monde imaginaire même. Isalaïde Lussier-Voucru, soeur Saint-New-York-des-ronds-d'eau ou Pierre-Pierre Pierre, bêtes noires des deux héros «représentent» de façon bien illusoire le réel où Inès et Inat ne sauraient vivre. Ces monstres se nourrissent du plus profond de l'inspiration de Ducharme, là même où la réalité concrète s'évanouit en mirage.

Si je me permets de le remarquer dès le début, c'est pour tenter de déjouer une fable critique qui a cours à propos de l'oeuvre de cet écrivain. Ses héros, adolescents épris de valeurs authentiques, d'amour vrai et d'absolu s'épuiseront dans les bassesses d'une société semblable à la nôtre, corrompue et surtout inapte à comprendre d'aussi nécessaires prophètes. Voilà une touchante rêverie d'identification et qui rappelle un

peu celle, si élitiste, dont on se laisse envoûter à propos des «poètes maudits»: qu'il existe des êtres d'une qualité telle qu'ils ont vraiment tous les droits sur les autres, même si, oh scandale!, les autres refusent de les leur accorder. Ainsi, Inès et Inat résolument égocentriques, naïvement calculateurs, prêts à tout recevoir et ne rien donner, incapables d'imaginer même se rendre utiles ne sont pas plus que les autres héros de Ducharme les représentants des «vraies valeurs»: ce sont des fous, et il faut rendre grâce à leur ineptie qu'ils ne deviennent des tyrans: c'est de leur échec qu'ils peuvent nous séduire. La leçon à en tirer risque de se révéler un peu plus retorse que celle d'une mise à jour de l'évangile.

Je vous raconte l'«histoire» en bref, toujours la même chez Ducharme à peu de chose près. Deux adolescents attardés, Inès Pérée et Inat Tendu, tombés sur «ce rivage», ils ne savent comment, parcourent le monde à la recherche d'une hospitalité prédestinée et ne la trouvent à leur besoin ni chez Isalaïde Lussier-Voucru, vétérinaire directrice d'un hôpital pour chiens et chats, qui résiste au qualificatif enjôleur de «grosse vache» que lui impose Inès pour l'attendrir sans doute, ni chez Mario Escalope, psychiatre cleptomane qui pourtant les accueille et nourrit grassement dans son asile, ni chez soeur Saint-New-York-des-ronds-d'eau qui cherche à tout faire pour leur plaire mais trop bêtement à leur gré, ni chez Aidez-Moi Lussier-Voucru et Pierre-Pierre Pierre qui, on ne sait pourquoi, semblent trouver désagréable d'être forcés à la pointe du revolver de nourrir d'aussi charmants pique-assiettes. Ils en deviennent «hypertendus et désespérés»<sup>3</sup> et en crèvent, les pôvres! Rideau. Je ne vous l'aurais pas dit que vous auriez su de qui c'était. Et tout cela agrémenté des calembours et contrepèteries habituelles: un Ducharme tout ce qu'il y a de régulier. Vous en redemandiez!...

Mais à ne voir que les mésaventures en série des deux héros, on risque de négliger leur action sur les êtres auxquels ils se heurtent. Notons par exemple ceci. À la fin de chacun

des zakes, Inès et Inat ont bouleversé la vie d'une nouvelle femme: Isalaïde, puis New-York, et enfin Aidez-Moi. Sans obtenir ce qu'ils prétendent chercher les deux «In» remplissent avec grande efficacité le rôle d'agents de malheur. Entendons plutôt Isalaïde: «Mais cet abîme sous mes yeux, juste devant mes pieds? Mais mon vertige? Un pas et je chute» (p.58), New-York: «Ils m'ont séduite et abandonnée...» (p.88) et Aidez-Moi sanglotant les derniers mots de la pièce: «Non!... Non!... Non!...» Poursuivant leur mission aveugle et opiniâtre qui ne les mènera vers aucune autre hospitalité que celle qu'ils ne savent comprendre, Inès et Inat transforment la vie des femmes auxquelles ils s'adressent; il n'est pas jusqu'à Pauline-Émilienne, l'infirmière de passage, qui ne souffre physiquement de les avoir croisés sur son chemin. Les hommes pour leur part, Mario Escalope ou Pierre-Pierre Pierre, s'en tirent indemnes, bien plus coupables pourtant l'un et l'autre à l'endroit des protagonistes qu'aucun autre des personnages. Dans l'univers de Ducharme comme dans la réalité, il ne fait pas bon être femme.

Férons-nous d'*Inès*... une revendication féministe? Ce serait négliger que justement Ducharme ne donne pas le bon rôle à ces malheureuses qu'il ne ridiculise guère moins que leurs compagnons. Tous ont tort, mais elles seules paient. Pourquoi donc? La lecture ne laisse pas de doute, c'est d'avoir tenté le dialogue et une quelconque entente avec les héros qu'elles subissent les conséquences. Ainsi Inès entraîne dans son sillage Isalaïde, Inat fait de même pour soeur Saint-New-York et tous deux réussissent à frapper d'un désespoir de contagion Aidez-Moi. Le châtement se manifeste chaque fois de partager à distance l'aventure même des héros; n'y faut-il donc pas voir aussi un privilège dont ne seraient pas dignes les trop impitoyables Mario Escalope et Pierre-Pierre Pierre?

Quel étrange monde que celui-là et familier pourtant, que nous reconnaissons tous! Le concret y a peu de part et la fantaisie de l'enfance beau-



coup. Ducharme, on l'a remarqué dès *l'Avalée des avalés*, nous rejoue les fantasmes adolescents de l'enfance perdue avec une obstination et une absence de déguisement qui forcent l'attention, avec une ampleur formelle et une puissance d'invention verbale où s'affirme une maîtrise qui en fait un de nos principaux écrivains. *Inès Pérée et Inat Tendu* répète donc cette fiction butée et impossible, où se complait — mieux vaudrait peut-être écrire où *nous* complait — Ducharme, d'adolescents entrant dans la vie contre leur gré refusant la maturité sexuelle et exigeant tout d'une femme à jamais perdue qu'ils s'entêtent à chercher sans cesse. Reste à brûler de ce désir obstiné celles qui s'y seront prises si peu que ce soit et à parodier l'inaccessible monde de la réalité.

Cela n'empêchera pourtant pas la mort embusquée d'attendre patiemment ses proies. Dès la «chapelle ardente désaffectée» du premier rake, Inès en souligne la hantise: «On pense que c'est fini, qu'on a traversé, ouf...» (p. 9); le temps de la pièce ne s'avère qu'un sursis et l'écroulement des héros à la fin ne résulte pas seulement d'une saoulerie, il marque aussi l'épuisement de leur force de vie. Si Isalaïde, New-York et Aidez-Moi peuvent prendre le relais de leur désespoir, on est en droit de craindre que sa qualité et son intensité ne se dégradent. Les trois nouvelles héroïnes restent trop compromises par leurs conditions individuelles pour reprendre sans défaillance la pure flamme qu'on leur transmet.

Le jeu avec les mots, partagé également par tous les personnages, peut donner le change. Sa richesse baroque — restreinte par la forme dramatique dans les modestes dimensions d'une pièce à la fonction de dialogue (certains regretteront peut-être les romans) — suffit à faire échec un temps au spectre qui

menace Inès et Inat. La victoire du verbe joyeuse, cocasse, débordante n'est que parade; les décors sont de carton pâte et les mots de vent: «Ça raccourcit... ça baisse! On n'a plus la fête qu'on avait» (p. 10) et bientôt l'invention ne se soutenant plus, la voix manquera. Que restera-t-il alors d'*Inat Tendu* et d'*Inès Pérée*? Un livre exhubérant et triste où vous vous identifieriez comme d'autres peut-être à ces exigeants héros qui poursuivent un rêve impossible et masquent leur espoir déçu et leur attente trompée d'une folie de paroles, d'une fête de mots.

Denis St-Jacques

\* Leméac, 1976 —



1. Évaluation de l'auteur et qui en faut d'autres.
2. *Pour une place sur la terre*, p. XVIII. J'écris pour ma part «il me semble», car je n'ai pu consulter le premier texte.
3. Cette transmutation n'est ni de Ducharme, ni de moi, mais de Laurent Mailhot, dans l'article cité plus haut.